

Je veux une femme, a proféré le général. C'est une femme qu'il me faut, n'est-ce pas.

Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, lui a souri Paul Objat. Épargnez-moi ces réflexions, Objat, s'est raidi le général, je ne plaisante pas là-dessus. Un peu de tenue, bon Dieu. Le sourire d'Objat s'est dissous : Je vous prie de m'excuser, mon général. N'en parlons plus, a dit le gradé, réfléchissons.

Nous ne sommes pas loin de midi. Les deux hommes réfléchissent, assis de part et d'autre d'un secrétaire métallique vert, vieux modèle réglementaire à caissons derrière lequel se tient le général. Le plateau de ce meuble n'est occupé que par une lampe éteinte, une boîte de cigarillos Panter Tango, un cendrier vide et un sous-main en buvard très ancien, fort effiloché, qui semble avoir épongé puis conclu nombre d'affaires depuis, disons, le dossier Ben Barka. Le secrétaire vert occupe le fond d'une pièce austère dont la fenêtre commande une cour de caserne pavée, à part lui se

trouvent deux chaises en tubulures et Skaï, trois armoires de classement à dossiers suspendus, une tablette supportant un vieil et gros ordinateur mal-propre. Tout cela ne date pas d'hier et le fauteuil du général n'a pas l'air bien douillet, ses accotoirs sont oxydés, ses coins fendillés laissent distinguer, voire fuir par lambeaux, son infrastructure en polyuréthane de la première génération.

Les coups de midi ont fini par sonner au clocher, tout proche, de Notre-Dame-des-Otages. Le général s'est emparé d'un cigarillo, l'a observé, massé, humé, puis l'a rangé dans son étui. Une femme, a-t-il répété à voix basse, se parlant à lui-même. Une femme, a-t-il haussé le ton, mais pas seulement. Surtout pas une stagiaire comme on en trouve partout. Quelqu'un d'absolument étranger aux réseaux, voyez-vous ? Pas tout à fait, a dû admettre Objat. Eh bien une innocente, quoi, a résumé le général. Qui ne comprend rien à rien, qui fait ce qu'on lui dit de faire et qui ne pose pas de questions. Plutôt jolie, si c'est possible.

Cela fait beaucoup de critères, a fait valoir Objat, ça ne va pas être facile à trouver. Je sais, a reconnu le général. Il a encore entrouvert sa boîte de Panter Tango, l'a considérée avec affection puis refermée délicatement, Paul Objat laissant traîner ses yeux sur les murs de la pièce, plus repeints depuis longtemps, et dont une bonne surface est constellée de documents divers : photographies plus ou moins nettes de personnes, de choses, de lieux souvent reliées par des flèches tracées au feutre, pinces double clip maintenant des fiches et des schémas abscons, coupures de presse, listes de

noms, cartes géographiques barrées de fils que fixent des épingles de signalisation multicolores. Un portrait officiel du président de la République. Rien de personnel : pas de photos de famille, de cartes postales envoyées par des collègues en vacances, de reproductions de Van Gogh et autres foutaises.

Faisant fi de nos obligations de réserve ainsi que du secret défense, précisons d'abord l'identité de l'officier. Général Bourgeaud, soixante-huit ans, ancien du service Action – planification et mise en œuvre d'opérations clandestines –, spécialisé dans l'infiltration et l'exfiltration de personnalités sensibles dans un but de renseignement. Visage abrupt et regard sec, mais ne nous attardons pas : nous reviendrons plus tard sur son apparence. Au vu de son ancienneté, sa hiérarchie a peu à peu allégé ses responsabilités même si, eu égard aux services rendus, on lui a laissé l'usage de son bureau, de son planton, l'intégralité de son traitement mais pas son véhicule de fonction. N'entendant pas être entièrement mis au rancart, Bourgeaud continue cependant à monter en douce quelques opérations pour ne pas perdre la main. Pour s'occuper. Pour la France.

Face à lui, comme lui en tenue civile, Paul Objat consiste en un assez beau type, voix douce et regard calme, la moitié de l'âge du général, un quart de sourire perpétuel aussi rassurant que le contraire, rappelant parfois celui de l'acteur Billy Bob Thornton. J'ai peut-être une idée, a dit Objat. Développez-la donc, l'a encouragé le général avant de préciser encore son projet.

Ce qu'il faudrait avant tout, voyez-vous, c'est lui faire subir une sorte de purge une fois que nous l'aurons trouvée. La mettre entièrement hors-circuit quelque temps avant qu'elle intervienne. Une sorte de bonne cure d'isolement, si vous voulez. La personnalité se modifie dans ces cas-là. Je ne dis pas que ça détruit le caractère, mais ça crée des réactions mieux adaptées, ça rend le sujet plus ductile.

Qu'entendez-vous par ductile ? a demandé Objat, je ne connais pas cet adjectif. Eh bien disons maniable, obéissante, souple, malléable, a précisé le général, d'accord ? D'accord, a dit Objat, je crois que je vois. Je me demande même si je n'en ai pas plusieurs, d'idées.

Point trop n'en faut non plus, l'a modéré le général qui a encore affiné sa résolution. Quand je vous parle de ce traitement dépuratif, qui me paraît nécessaire, il ne serait pas mauvais de commencer par provoquer un petit état de choc, sans hésiter à lui faire légèrement peur au besoin. Sans violence, bien entendu. Cela va de soi, mon général, a derechef souri Objat, je crois d'ailleurs que mon idée se précise. Vu les contours de votre plan, cela pourrait même être une très bonne idée. Une personne qui devrait parfaitement convenir. Bon profil, assez disponible, elle pourrait se révéler, comment disiez-vous, ductile. Avec une bonne préparation, ça doit marcher. Plutôt jolie ? a insisté le général. Pas mal du tout, l'a rassuré Objat.

Vous la connaissez bien ? Pas vraiment, a dit Objat. Je l'ai croisée une fois chez des gens, elle m'a semblé intéressante, l'essentiel est qu'elle ne

me connaît pas, moi. Certes, a convenu le général, c'est élémentaire, il s'agit d'une opération délicate et le cas de figure est inédit. J'en conviens, a reconnu Objat, mais vous n'auriez pas un peu faim ? On m'a parlé d'un restaurant pas mal, pas loin, du côté de Jourdain, c'est direct en métro. Il est vrai que je n'ai plus la bagnole, s'est rappelé le général, mais bon, très bien. Allons-y donc ainsi.

Après que le général a prélevé puis glissé un cigarillo dans sa poche de poitrine, ils ont enfilé chacun leur imperméable – ardoise pour l'un, perle pour l'autre – même si nulle pluie ne tombait sur le boulevard Mortier où ils se sont retrouvés, dans le XX^e arrondissement de Paris. Après qu'ils ont commencé de marcher vers la station Porte des Lilas, qui est à quatre cents mètres de la caserne, le général Bourgeaud a félicité Paul Objat sans le regarder et d'une voix bougonne, presque sévère, peu accordée à son propos. Je savais que je pouvais compter sur vous, Objat, vous avez souvent les idées qu'il faut, vous m'avez rendu de sacrés services. Je vous aime bien, Objat, voyez-vous. Et, connaissant assez son supérieur, Objat ne s'est même pas retenu de sauter devant cette déclaration.

Au restaurant, salade d'oreilles de porc suivie d'une joue de bœuf en daube : Alors, cette bonne femme ? a voulu savoir le général. Je m'y mets dès cet après-midi, a promis Objat, j'ai besoin de procéder à des repérages et de passer deux ou trois coups de fil. Mais plus j'y pense, plus je crois qu'elle ferait l'affaire. À un point que vous n'imaginez pas. Je n'aurai pas de mal à la trouver, je vois à peu près son adresse.

Elle se trouve dans quel coin ? s'est distraitemment enquis Bourgeaud tout en déchiquetant un fragment d'oreille. C'est dans le XVI^e, a répondu Objat, du côté de Chaillot. Joli quartier, a jugé le général. C'est assez calme, mais c'est un petit peu triste, non ? Enfin, c'est ce qu'on en dit communément. Je n'ai jamais quitté quant à moi mon petit rez-de-jardin près de l'Observatoire, je m'y suis toujours trouvé très bien. Et vous-même, Objat, vous êtes dans quel quartier ? Eh bien à vrai dire, mon général, a évité de répondre Objat, c'est un peu compliqué ces temps-ci. Disons que je suis entre plusieurs déménagements.

TROCADÉRO. Au dernier étage d'un immeuble art déco conçu par Henri Sauvage, cet appartement traversant de 64 m² est idéalement situé. Pensé à la manière d'un atelier d'artiste (5 m HSP), exposé plein sud, ce bien rare et calme bénéficie d'une vue imprenable sur le palais de Chaillot et le cimetière de Passy.

Ascenseur, cave, possibilité de parking.

Prix : nous consulter.

C'est ce prix qui ne va pas du tout, a estimé l'agent immobilier, vous en demandez beaucoup trop cher. Je sais, a reconnu Constance, mais je ne tiens pas à m'en défaire tout de suite, je ne suis pas pressée. C'est juste à titre indicatif, pour voir si ça peut partir à cette somme. L'agent nommé Philippe Dieulangard a haussé les épaules puis s'est assis devant son ordinateur. Dans ce mouvement, comme jaillissait de sa personne une puissante émanation de lotion après-rasage Hugo Boss,

les narines de Constance se sont rétractées. Dieulangard a précisé quelques détails de l'annonce (disposition des pièces, cuisine intégrée, toilettes indépendantes, etc.) avant de la mettre en page puis de l'imprimer, estampillée de l'adjectif EXCEPTIONNEL en majuscules gothiques sang de bœuf. Une fois fixée parmi les autres dans la devanture vitrée de l'agence, Constance et lui sont sortis pour juger de son effet.

Ce serait mieux avec une photo, lui a fait remarquer Dieulangard. Ça parle autrement, une photo, ça en dit davantage. Comme elle lui a rappelé qu'elle n'y tenait pas non plus, il n'a cette fois haussé qu'une épaule, l'a saluée puis laissée face à la vitrine sur laquelle Constance a soigneusement lu toutes les autres annonces de logements à vendre, à louer, chacune par le détail, s'imaginant au cas par cas une autre vie possible, d'autres destins, d'autres amours, d'autres chagrins. Se demandant quel changement d'apparence elle adopterait selon tel ou tel domicile, comme on entre au cœur d'un nouveau casting : garde-robe, coiffure, maquillage. Rêvassant devant la vitre et s'y réfléchissant, elle en profite pour un bilan rapide : raccord de rouge velours Burberry 308, coup d'œil à son vernis Chanel 599 PROVOCATION, elle floute un peu sa frange, poudre les ailes de son nez puis elle recule d'un pas : plan d'ensemble sur Constance dans la vitrine de Dieulangard Immo, sur fond de petit trafic automobile dans le sens unique de la rue Greuze.

Chemisier bleu tendu, pantalon skinny anthracite, souliers plats, coupe à la Louise Brooks et

courbes à la Michèle Mercier – ce qui n’a pas l’air d’aller très bien ensemble mais si, ça colle tout à fait. Trente-quatre ans, peu active et peu diplômée – à peine capacitaire en droit –, épouse d’un homme dont les affaires marchent ou du moins ont marché, mais c’est la vie avec cet homme qui ne marche qu’à moitié : vie matérielle facile, vie matrimoniale pas. Vellétés de divorce, perspectives d’arrangements, brouilles suivies de compromis, tout dépend des jours. C’est à ce fil qu’elle partage son existence entre le domicile conjugal, quoique de moins en moins souvent, et l’appartement qu’elle vient d’envisager de vendre, en attendant de voir. Cette brève fiche signalétique établie, Constance a tourné le dos à son reflet, s’est éloignée de l’agence et depuis la rue Greuze, à pied, en direction de son bien rare et calme, c’est un trajet de six à huit minutes en longeant le cimetière de Passy.

Elle n’a pas distingué, dans ce mouvement vers chez elle, que deux autres mouvements la suivent parallèlement : celui d’un homme à cinquante mètres et celui d’une fourgonnette à cent. L’homme est vêtu d’un bleu de travail très propre, presque anormalement repassé, et ce qui semble être une boîte à outils est suspendu par une courroie à son épaule. Derrière lui, sur ses flancs, le véhicule utilitaire dépourvu de portières et de vitres latérales arrière affiche à leur place un logo d’entreprise de dépannage multi-services. Comme Constance vient de s’arrêter devant l’entrée monumentale du cimetière, l’homme et la fourgonnette se sont immobilisés sur-le-champ. Puis

comme elle n’a rien à faire, ce qui est fréquent, comme le printemps naissant le permet, l’idée paraît lui venir d’aller faire un tour dans le cimetière. Une fois qu’elle a disparu parmi les tombes, l’utilitaire et l’homme viennent respectivement se garer et allumer une cigarette de part et d’autre de l’entrée.

Le cimetière de Passy est, de loin, le plus chic de Paris. De taille assez réduite, il est imbattable dans la proportion d’individus riches et célèbres au mètre carré, spécialement dans le domaine des arts et lettres. On l’a d’ailleurs installé en surplomb, ce qui permet aux personnes gisant là de se maintenir toujours au-dessus du niveau des vivants. Tout concourt à ce qu’il soit de bon ton. L’atmosphère est feutrée parmi les sépultures soignées au quart de poil, le pavement des allées est entretenu à la pince épilatoire, le port et la tenue des veuves ainsi que des héritiers dénotent une distinction innée quand armés d’un arrosoir sous les marronniers, sous les magnolias, ils s’en viennent rafraîchir leurs disparus. Ces survivants eux-mêmes, on fait également tout pour leur bien-être : c’est la seule nécropole de la ville dont la salle d’attente est chauffée.

On sait d’ailleurs trop peu qu’au cimetière de Passy, loin du siècle et des projecteurs, les pensionnaires donnent régulièrement un spectacle de fin d’année soutenu par une distribution remarquable : Fernandel, François Périer, Jean Servais, avec Réjane et Pearl White dans les rôles féminins. La qualité de l’œuvre est garantie par les talents d’autres défunts : scénario de Tristan Ber-